

## Du littoral en psychanalyse Une lecture de *Lituraterre* Marie-Hélène Roch

### Le livre XVIII et la pensée chinoise

Au dos de la couverture du livre XVIII, J-A Miller écrit qu'il s'agit de l'homme et de la femme, de leurs relations les plus concrètes, amoureuses et sexuelles, et que cela n'a rien à voir avec ce que la biologie étudie sous le nom de sexualité, et que Lacan tente d'en donner une logique. Et il ajoute, « c'est retors ». Notons que lorsqu'apparaît l'homme et la femme en personne c'est sous le masque clinique de l'obsession et de l'hystérie.

En bas de la page de couverture, J-A Miller conclut en disant que cette élaboration demande de passer outre les mythes inventés par Freud, l'Oedipe et le père de la horde; de mobiliser Aristote, Pierce, la théorie de la quantification ; d'élucider la vraie nature de l'écrit, en passant par le chinois et le japonais. (Ce que je souligne). Au terme de ce parcours, on saura, dit-il, donner sa valeur exacte à l'aphorisme lacanien « il n'y a pas de rapport sexuel ».

On découvre à la lecture la forte présence de la pensée chinoise et de son écriture. *Lituraterre* (chap VII) rapporte de son côté un événement lié aux voyages de Lacan au Japon et à la langue japonaise qui est de formation chinoise.

« Elucider la vraie nature de l'écrit, en passant par le chinois et le japonais », c'est ce que j'aimerais essayer de vous commenter ce soir.

Je me suis reportée à la très belle conférence de François Cheng comme à l'article incontournable d'Eric Laurent dans la Cause freudienne n°43. Enfin, j'ai cheminé dans le Séminaire en m'arrêtant spécialement sur le chapitre II intitulé : Contre les linguistes.

Dans sa conférence, François Cheng témoigne de sa rencontre avec Lacan et de leur étude commune de textes fondamentaux, dans leur écriture originelle, je le cite « ligne par ligne, mot par mot ». Lacan choisit trois œuvres de la pensée chinoise : *Le livre de la Voie et de sa vertu* qui relève de la pensée taoïste, *Le Mencius* qui relève du confucianisme et *Propos sur la peinture du moine Citrouille-amère* du grand peintre du XVII<sup>e</sup> siècle, Shih-t'ao. F Cheng explique que ces textes correspondent, respectivement aux trois niveaux constitutifs de la pensée chinoise : le niveau de base, cosmo-ontologique, le niveau éthique et le niveau esthétique. Je vous renvoie à sa conférence.

Le Séminaire fait particulièrement référence à Mencius et à la Voie du Tao. Lacan trace au tableau des caractères chinois qui indiquent des principes, l'exigence d'une double force et forment un ternaire. La question est de savoir ce que Lacan fait de son étude sur la pensée et l'écriture chinoise, à quoi cela sert-il la psychanalyse et la logique des modes de parlants qu'il élabore ?

Dans son article, Eric Laurent indique, entre autres points importants, que *Lituraterre* est une réflexion sur l'histoire de l'écriture à laquelle correspondent deux abords, deux apologues, deux modes, deux traditions : occidentales et orientales. La première étant alphabétique (c'est une histoire sur « La lettre volée ») ; la seconde idéographique (c'est une histoire d'eau).

Partant de là, je me suis demandé ce qui pouvait faire rencontre entre ces deux écritures hétérogènes l'une à l'autre, l'orientale et l'occidentale et si la lettre lacanienne ne faisait pas littorale entre les deux, car cette confidence de Lacan m'a interpellée : « Je me suis aperçu d'une chose, dit-il, c'est que, peut-être, je ne suis lacanien que parce que j'ai fait du chinois

autrefois » (p 36). Il a fait du chinois avec, dit-il, « mon cher Maître Paul Demiéville » (46). La phrase suivante montre que l'étude de la langue chinoise est riche d'enseignement mais qu'elle n'est pas commode, ça ne s'imagine pas (un peu comme le dessin des nœuds borroméens). Il faut *s'y briser* (ainsi que Lacan le disait pour l'abord des nœuds). Cependant, cela ne semble pas offrir de difficultés à Lacan, écoutons-le : « Je veux dire par là que, à relire des trucs que j'avais parcourus, ânonnés comme un nigaud, avec des oreilles d'âne, je me suis maintenant aperçu que c'est de plain-pied avec ce que je raconte ». Si c'est de plain-pied, c'est que c'est sur le même plan, sans difficulté d'accès et que Meng-tzu et Lacan sont sur la même longueur d'ondes. Lacan nous donne l'idée que la lettre d'un auteur du III<sup>e</sup> siècle avant JC est « à portée de main », dans son discours (expression qu'emploie J-A Miller quand il parle du réel).

Le réel, nous l'apprenons du séminaire XVIII, ce n'est pas la nature, c'est le parlêtre de nature. Mencius et Lacan mettent au premier plan le discours. Lacan cite un exemple qui le montre.

Un disciple de Mencius énonce ceci : « Ce que vous ne trouvez pas du côté yen (yen c'est le discours) ne le cherchez pas du côté de votre esprit ». Puis il poursuit : « ce que vous ne trouvez pas du côté de votre esprit, ne le cherchez pas du côté de votre *tchi* (votre sensibilité). Dans cet étagement des deux énoncés, Lacan montre que ce qui ressort, c'est la distinction stricte entre ce qui s'articule, ce qui est du discours et ce qui est de l'esprit, à savoir, l'essentiel, ajoute Lacan. J-A Miller faisait remarquer au cours de son échange avec E. Laurent sur Lituraterre et le Japon que Lacan restait animé par la recherche des invariants de la structure en dépit des traditions. Il ajoutait, c'est à voir. Dans ce chapitre, il est question de l'écriture chinoise et de la pensée chinoise mais il est clair que Lacan fait fonctionner la structure du discours comme invariant. Le discours c'est celui de l'*Unbewusst* qui nous permet de visiter des textes aussi lointain dans l'espace et le temps ; l'essentiel de l'esprit ne le trouve-t-on pas dans les contrepèteries et homophonies les plus inattendues ? C'est pourquoi Lacan ramasse en une même formule les deux énoncés : « si vous n'avez pas déjà trouvé au niveau de la parole, c'est désespéré, n'essayez pas, d'aller chercher ailleurs, au niveau des sentiments ». Pas de psychologie mais une topologie.

Se positionner à partir du discours a pour conséquence de déplacer les idées reçues. Voici un paragraphe que j'aimerais vous commenter, en cinq points :

« Le discours n'est pas du tout de nature à nous faire remonter à des archaïsmes, dit-il. Puis « Ce n'est pas parce que Meng-tzu vivait au III<sup>e</sup> siècle avant JC que je vous le présente comme une mentalité primitive. Je vous le présente comme quelqu'un qui, dans ce qu'il disait, savait probablement une part des choses que nous ne savons pas quand nous disons la même chose. C'est ce qui peut nous servir à apprendre avec lui à soutenir une métaphore, non pas fabriquée pour ne pas marcher, mais dont nous suspendrions l'action. C'est là peut-être où nous essayerons de montrer la voie nécessaire » (p 53)

J'ai souligné les cinq formules à commenter :

1) Le premier point introduit la logique du discours, son réel. On entrevoit qu'il n'y a pas de progrès ; si le discours est développé chez Mencius, il est sous-développé au XX<sup>e</sup> et au XXI<sup>e</sup> siècle ça devient patent et de plus en plus étendu.

« Je ne sais pas ce que c'est, dit Lacan, une pensée primitive. Une chose beaucoup plus concrète que nous avons à notre portée, c'est ce qu'on appelle le sous-développement. Mais ça, ce n'est pas archaïque, c'est produit, comme chacun sait, par l'extension du règne capitaliste. Le sous-développement est très précisément la condition du progrès capitaliste. »

L'intérêt, c'est ce qu'on peut tirer, ajoute-t-il, d'une logique de discours. Par exemple ce que l'on peut tirer d'un discours sous-développé, c'est l'apparition de la plus value de Marx.

Il est très intéressant d'apprendre que ce qui sort d'une logique de discours n'est pas une invention *ex nihilo*. Cela va dans le sens de ce que J-A Miller faisait remarquer dans son JJ « qu'un trou n'existe pas dans le vide, il n'est jamais seul, il fonctionne avec le marché, le discours. » C'est aussi ce que dit Lacan dans ces pages, on n'invente pas, on fait une trouvaille, elle se trouve dans un coin d'un discours bien rodé. Je le cite :

« Si ça s'invente, c'est au sens où le mot invention veut dire qu'on trouve une bonne chose déjà bien installée dans un petit coin, autrement dit qu'on fait une trouvaille. Pour faire une trouvaille, il fallait que ça soit déjà assez bien poli, rodé, par quoi ? Par un discours. La plus value n'est détectable que dans un discours le discours capitaliste ».

De même pour le plus de jouir, qui se détache non pas du discours capitaliste mais du réel du discours de l'inconscient, un mixte de métaphore et de métonymie. Lacan en raconte la fabrication. Il a commencé, raconte-t-il, par édifier la relation d'objet telle qu'elle se dégage de l'expérience freudienne, c'est-à-dire la relation d'objet étant pour Freud la relation au manque de l'objet, à l'objet perdu ; poursuivant il ajoute qu'« il a fallu que cette relation je la coule, que je lui fasse godet de la plus value de Marx » (p 49). Un trou est une alvéole dans la métonymie du discours. Et la métonymie est le support du plus de jouir. « Ce qui fait que vous me suivez tient à ce que ce plus de jouir est essentiellement un objet glissant. Impossible d'arrêter ce glissement en aucun point de la phrase ».

Notons une différence entre la plus value et le plus de jouir. La plus value dénonce le discours capitaliste et le maintient. Un discours développé est l'étoffe du plus de jouir)

2) Pour la deuxième formule, choisissons cette syllabe : ÇA

Dans ce chapitre III, Lacan répond à la critique de certains linguistes qui lui reprochent de faire un usage métaphorique de la linguistique dans le champ de la psychanalyse. Lacan répond que c'est par le langage qu'il rend compte de l'inconscient, le langage étant condition de l'inconscient et qu'il n'y a dans le langage que métaphore.

Il donne un exemple, notons qu'il choisit une monosyllabe (la langue chinoise est monosyllabique) le pronom personnel démonstratif *ça* qui est la forme syncopée de *cela* et qui évoque la désignation elle-même, ce qui confirme sa thèse : « Toute désignation est métaphorique, elle ne peut se faire que par l'intermédiaire d'autre chose ». Citons l'exemple que Lacan anime en mettant le ton : « Même si je dis *ça* en le désignant, j'implique déjà, de l'avoir appelé *ça*, que je choisis de n'en faire que *ça*, alors que ce n'est pas *ça*. La preuve, c'est que, quand je l'allume, c'est autre chose même au niveau du *ça*, ce fameux *ça* qui serait le réduit du particulier, de l'individuel. Nous ne pouvons omettre que c'est un fait de langage que de dire *ça*. Ce que je viens de désigner comme *ça*, ce n'est pas mon cigare. *Ca* l'est quand je le fume, mais quand je le fume, je n'en parle pas. » .

Je vous ai lu le passage en entier parce qu'il n'y a pas de meilleur exemple pour évoquer le non rapport entre signifiant et signifié, la béance entre le signifiant et sa cause ; ce dont témoigne la clinique du symptôme, car quand le symptôme se met à parler, il est métaphorique, il ne parle que de *ça* et pourtant ce n'est jamais *ça*. Sur le versant de la parole, il se supporte d'un : ce n'est pas *ça*.

Le langage est métaphorique parce qu'il n'y a pas de métalangage, cela veut dire que le référent n'est jamais le bon, le référent est réel parce qu'impossible. C'est pourquoi Mencius savait probablement une part des choses que nous ne savons pas quand nous disons la même chose.

3) Choisissons WU WEI pour lire la troisième formule de Lacan.

« La linguistique est une métaphore qui se fabrique exprès pour ne pas marcher », c'est un défi que Lacan lance au linguiste. Mais notons ce paradoxe pour la psychanalyse, elle-même, car Lacan affirme tout de suite après que « la psychanalyse se déplace toutes voiles dehors dans cette même métaphore ». « C'est bien là ajoute-t-il ce qui m'a suggéré ce retour à mon vieux acquis de chinois ».

Qu'est-ce que cela veut dire ?

J'ai d'abord pensé que la psychanalyse n'était pas épargnée. À trop faire usage de la métaphore, elle risquait elle-même de ne pas avancer, d'être un discours de semblant et que c'était ça que Lacan voulait dire. Il y a de ça, mais ce n'est pas ça. La métaphore ne signifie pas la même chose dans une discipline qui se prend elle-même pour objet de sa recherche et dans le champ de l'inconscient.

La métaphore se fabrique pour ne pas marcher dans sa propre discipline linguistique. La psychanalyse se déplace toutes voiles dehors dans cette même métaphore veut dire qu'elle agit à merveille dans le non agir et c'est ce que montre cet idéogramme chinois que Lacan trace au tableau Wei. « Ca se lit *wei*, dit Lacan, et fonctionne à la fois dans la formule *wu wei* (non agir). *Wei* veut dire agir, mais ça sert aussi de conjonction pour faire métaphore, ça veut dire *comme* ; ou bien encore ça veut dire en tant que ça se réfère à telle chose. Si ça se réfère à telle chose, c'est dire justement que ça n'en est pas, puisque c'est bien forcé de s'y référer. »

Ces deux monosyllabes s'entendent bien, le *ça* de la langue française, le *wei* de la langue chinoise pour nous faire apercevoir ce qui fait bord entre des langues hétérogènes, je le formulerais ainsi : parler c'est faire, c'est non agir. Telle est la genèse du discours, du verbe.

« C'est pas mal, dit Lacan, une langue comme ça, où les verbes –agir, qu'y –t-il de plus verbe, de plus verbe actif ?- se transforment couramment en menues conjonctions ». Et il ajoute : » Ca m'a tout de même beaucoup aidé à généraliser la fonction du signifiant, même si ça fait mal aux entournares à quelques linguistes qui ne savent pas le chinois ».

« En chinois, dit Lacan, contestant la thèse linguistique de la double articulation, c'est la première articulation qui est toute seule qui se trouve produire un sens. Comme tous les mots sont monosyllabiques, on ne va pas dire qu'il y a le phonème qui ne veut rien dire et puis les mots qui veulent dire quelque chose. Il n'y a pas deux articulations, deux niveaux. Même au niveau du phonème, ça veut dire quelque chose ».

J'ai compris soudainement pourquoi Lacan disait qu'il était devenu lacanien parce qu'il avait fait du chinois autrefois. La généralisation de la fonction du signifiant apportait un petit bout d'explication. Je ne suis pas linguiste et je n'ai pas appris le chinois ; j'ai compris pourtant quelque chose. Que l'écriture du non rapport se fait entendre dans la parole.

Ce qui est à généraliser, c'est la thèse de Lacan sur le non rapport entre le signifiant et le signifié énoncée dans son *séminaire Encore* : Le signifiant, ce n'est pas le signifié, « Le signifiant c'est ce qu'on entend. Le signifié, c'est l'effet du signifiant ». La barre saussurienne dont Lacan s'est servi pour écrire le non rapport inscrit la division sans remède entre signifiant et signifié, une béance entre sens et la cause.

La double articulation, oserai-je dire, que c'est du chinois pour un lacanien. La théorie linguistique de la double articulation a fini par placer des frontières entre les langues là où Lacan les rend littorales.

Toute la question est de savoir comment se fait le passage de l'oral à l'écrit ? Car si la barre inscrit du silence, il avance une autre barre dans Lituraterre creusant le fossé entre semblant et lettre. Il invente pour cela une nouvelle métaphore, une métaphore d'eau, de pluie. Les nuages sont des semblants, par déduction le signifiant est semblant il tombe en pluie quand le nuage se rompt. Cette précipitation ravine la terre (le signifié). Ce qui m'amène au point 4.

#### 4) Une métaphore dont nous suspendrions l'action

Il y a un pas de plus, une différence à faire entre le non agir métaphorique et l'acte analytique qui le suspend. C'est un pas qui mène vers une construction toujours plus effective d'un discours qui ne serait pas du semblant. Que veut dire l'expression « une métaphore dont nous suspendrions l'action » ?

J'ai tout de suite à ma portée un exemple qui me vient de ma propre expérience. J'en ai témoigné et il est bien qu'aujourd'hui ça puisse me servir pour éclairer ce terme de suspens. Suspendre l'action du processus métaphorique, c'est suspendre son principe homéostatique et ça concerne l'acte analytique.

Je vais citer l'exemple tel que je l'ai écrit alors dans un style fait de sérieux et d'humour. Afin de pointer ce qu'étaient la séance analytique et l'acte de l'analyste, j'avais écrit mon texte comme si je répondais à quelqu'un dont l'analyse s'était faite pour lui sous l'angle du standard. Il réclamait auprès de son analyste une écoute absolument religieuse qui ne devait surtout pas être perturbée par quoi que ce soit. C'est dire que pendant cinquante minutes, il baignait dans la métaphore. Mon exposé se moquait un peu de cette façon, mais je me moquais de façon très sérieuse et démonstrative puisque j'en étais au point de transmettre les moments cruciaux du transfert et les données d'une psychanalyse menée à son terme et qui m'avait nommée AE, en 1999.

Je vous cite un moment crucial du transfert, celui justement où l'analyste, tel un maître Zen, balaye mes premières dix années d'analyse. Je le racontais comme ça à cet ami imaginaire :

« Après dix ans de bons et loyaux services - les preuves ne manquaient pas d'un désir appliqué et décidé pour l'analyse - voilà que l'analyste, comme venu de nulle part, balance à l'analysante une explication de la psychanalyse avec une petite tonalité gentille, condescendante, un peu comme ce truisme dans la pièce de Nathalie Sarraute : « C'est bien çà... » Vlan, Il y a méprise ! « Il se moque ! Qu'ai-je donc fait jusque là ? Formation clinique, scientifique, cartels, université, je n'ai rien négligé. Il y a dans cette suspension entre le « c'est bien » et çà de quoi vous mettre en colère. »

Quelle fraîcheur ! s'exclame l'ami devant le dispositif soudain rajeuni, saluant l'acte de l'analyste dans son coup de balai salutaire. « Est-ce donc quand on ne sait plus rien que l'analyse commence ? » hasarde-t-il. Le texte continue, je n'en lirai pas plus, il se poursuit, comme l'analyse elle-même puisque cet acte a remis en selle, l'analysante pour sept autres années, car, et c'était ça que je voulais transmettre dans mon exposé, la psychanalyse orientée sur la question du désir de l'analyste ne peut pas se contenter pour son autorisation d'un bon coup de balai quoique salutaire, d'un ex nihilo. Il faut pousser plus loin pour serrer de près le bord de semblant, c'est-à-dire, serrer la jouissance qui passe au savoir. Il y faut un réveil et une voie tendue vers.

#### 5) La voie nécessaire

Dans le livre XVIII, la voie nécessaire est celle de la logique.

« [...] là est la nouveauté de ce que j'introduis aujourd'hui - [...] ce n'est que de l'écrit que se constitue la logique. » (64)

Il s'agit de donner une logique du rapport de l'homme et de la femme. Souvenez-vous ce que J-A Miller en dit (CF au dos du livre) : c'est retors.

À la page 64 de ce *Séminaire*, Lacan écrit au tableau ce caractère chinois : SZU, regrettant que la craie l'empêche de mettre les accents que permet le pinceau. Ce n'est pas le sens qui est important - *szu* « veut à la fois dire *retors*, et dire aussi *personnel* au sens de *privé* » - mais sa forme écrite, qui est remarquable. Le caractère chinois a celle d'un graphe (d'une agrafe) servant à supporter les termes autour desquels tourne le discours de Lacan. Celui-ci numérote les accents et inscrit sur le trait du haut : 1 (« les effets de langage »). Il donne à l'ordre

symbolique sa « *demansion* », c'est-à-dire ce qui est demeure, lieu de l'Autre de la vérité. Sur le trait horizontal, il inscrit : **3** (« fait de l'écrit »). En **2**, il situe le croisement d'où les effets de langage prennent leur principe, c'est-à-dire du discours analytique. À ce croisement, le discours analytique est révélateur de quelque chose, il est « un pas ». Le graphe fait cas de la primauté du langage sur l'écrit, le pas au croisement vient marquer l'écart qui se produit sans cesse du fait de l'inconscient transférentiel entre ce qui se lit de ce qui s'entend et ce qui est illisible. La psychanalyse donne accès à la vérité, il y a un pas à pouvoir la lire et il y a un pas à s'en écarter.

Dans la pensée chinoise, la voie nécessaire est celle du Tao qui veut dire Voie et aussi « dire, parler ». F Cheng rapporte que « Le Tao signifie un ordre de la vie en même temps qu'un ordre de la parole. On voit sur ce point ce qui a pu intéresser Lacan »conclut-il.

Cheng nous explique que la pensée chinoise est résolument ternaire. Les taoïstes ont bâti leur système à l'aide de trois éléments : le Yang, le Yin et le Souffle médian ; les confucéens eux, ont fondé leur conception sur la triade le Ciel, la Terre et l'Homme.

Il y a selon lui « une correspondance entre le Trois taoïste et le Trois confucéen, dans la mesure où le Ciel relève du principe Yang, la Terre du principe Yin et où l'Homme, cet être intermédiaire, doit tenir compte de la double exigence de la Terre et du Ciel ». Cheng nous explique aussi qu'il y a « une divergence de posture entre taoïsme et confucianisme. « Le premier privilégiant le principe Yin, se réfère, pour ainsi dire, à un ordre du féminin ; le second, prônant le principe Yang, relève avant tout de l'ordre du père ».

On peut remarquer que Lacan se réfère particulièrement à Mencius dans ce séminaire et donc à l'ordre du père si l'on suit F Cheng ; on peut en déduire que la Voie celle du Tao et du Yin sera celle de l'écrit pour la psychanalyse car « l'écrit c'est la jouissance » dit Lacan.

Il n'y a pas d'autre voie nécessaire que logique pour écrire l'homme et la femme et formaliser le non /rapport sexuel. Gageons qu'il n'est pas sans rapport (de littoral bien sûr) avec celle du Tao et du Yin .

Dans ce chapitre III, on peut noter que Lacan commence à établir son ternaire avec les caractères du système de Mencius : *hsing* (la nature) et *ming* (décret du ciel) et *jen* (l'homme). Un peu plus loin, il trace les caractères du Tao, les forces du monde que sont le yin et yang et il les situe sous le ciel (*t'ien hsia*). Je ne peux m'empêcher d'anticiper en établissant une équivalence avec la Trinité de Lacan (RSI, « mes trois », comme il dit) et ce qu'il en fait : une nouvelle topique dans laquelle le sinthome forme le nœud. Le sinthome, c'est « LOM de base ».

LOM doit tenir compte de la double exigence, c'est-à-dire, du non-rapport entre terre et ciel, entre masculin et féminin.

Laissons ça pour l'instant et poursuivons nos pas en installant sur le schéma retors (*szu*) les termes du ternaire chinois. Ecrivons en **1** *hsing* (nature), à la place où Lacan situe la dimension de la vérité, car les signifiants sont dans la nature des semblants. La nature préoccupe Lacan, elle ne mène pas loin, dit-il, c'est ce dont il a, à s'occuper ; il dira enfin que la nature est celle de l'être parlant (p 58). En **3** plaçons *ming* (le décret du ciel, les signes) à la place où Lacan situe « fait de l'écrit » (p 75).

À propos du décret du ciel, les signes du ciel, Lacan nous renvoie à notre réel, à ce qu'il y a de plus juste à énoncer pour nous aujourd'hui, au discours qui nous tient, celui du symptôme. L'avènement de la psychanalyse est concomitant de l'apparition du symptôme. C'est là que nous en sommes, ce qui nous oriente depuis Freud, et qui ne tombe pas à plat. « C'est la seule chose sûre -il y a des choses qui vous font signe, à quoi on ne comprend rien » (52). Le décret

du ciel c'est l'opacité du symptôme. En 2 cette fois-ci quel serait le pas ? Pour avancer, il faut tenir compte du pas de Lacan à formuler le non rapport sexuel. Du coup on peut écrire maintenant sur le graphe en 1) le semblant en 3) l'opacité, la jouissance et en 2) le pas-à-lire voie de la logique et de l'écrit. Ce pas-à-lire équivoque relève « encore de la logique du signifiant, mais à son joint avec le vivant ». (AE)

C'est le pas du discours analytique d'écrire le non rapport entre vérité/semblant ; semblant/jouissance.

La voie nécessaire, celle de LOM, parlêtre de nature doit tenir compte de la double exigence entre terre et ciel, entre masculin et féminin, entre semblant et jouissance ; elle est celle de la logique du non/ rapport sexuel. La béance du non/rapport est la caractéristique de la lettre lacanienne. Quelle est-elle pour la pensée chinoise ?

### **La caractéristique du tiers terme**

Allons un peu plus loin dans ce *Séminaire*, p142 et 144. On y retrouve l'esquisse du caractère chinois dans le tracé des schémas intitulés : « La caractéristique du tiers terme » puis « Schéma de l'*hommoinzin* ». On remarque que dans le premier schéma, la lettre Grand phi sert plutôt de capiton. Dans le deuxième schéma grand phi a valeur de fonction, c'est un opérateur.

Grand phi « fait de l'écrit » fixe le rapport de l'homme et de la femme sur la barre. Quelle est la caractéristique du tiers terme ? C'est l'absence de fermeture du triangle fondamental qui indique l'impossibilité d'écrire ce qu'il en est du rapport sexuel, ce que nous trouvons sous forme d'impasse, d'obstacles, de béance dans l'expérience analytique. « [...] la logique, dit Lacan, porte la marque de l'impasse sexuelle », ce que le schéma laisse apercevoir. On peut dès lors considérer comme le fait JAM dans son cours qu'il y a une antinomie entre le système sexuel et la jouissance ou, pour le dire autrement, il y a dans la jouissance sexuelle quelque chose de forclos qui se satisfait sans but sexuel, hors système.

Dans la pensée chinoise, le Trois transcende le deux qui a besoin de ce tiers terme pour sortir de l'opposition stérile. Dans le Tao, c'est le « souffle du vide-médian » (loi vitale et constante) qui trouve son équivalent chez Mencius avec la notion de « Milieu juste. » Cheng dit qu' « aux yeux de Mencius, le Milieu juste est, tenant compte des éléments en présence et selon le principe de vie, ce qu'on doit exactement faire dans chaque circonstance ». Cela me paraît résonner avec le réel du dernier enseignement de Lacan, le réel étant ce dont il s'agit, ce dont on parle.

Quel rapport y a-t-il entre le tiers terme Grand phi, le « souffle du vide médian » et la notion de « Milieu juste » ? Un rapport d'existence du trou. Grand phi, comme je l'ai expliqué lors de la séance précédente, est la *Bedeutung* du ternaire sexuel, et une *Bedeutung* une référence vide dans la signification, la lettre n'a pas de contenu mais la référence vide permet de prendre la mesure du non rapport sexuel (schéma p 142). En tant qu'opérateur, il fonctionne entre les modes de parlants et il organise les semblants Homme et Femme et leur double exigence (schéma p 144).

Lacan commence à formaliser les modes sexués dans ce séminaire et l'on voit que c'est le Yang qu'il privilégie à la manière des confucéens. Il faut attendre *le séminaire XX* pour saisir un peu mieux ce qu'est le principe Yin.

L'émergence dans *Lituraterre* de cette notion inédite le littoral offre une équivalence avec la notion de souffle du vide médian entre masculin et féminin, entre ce qui s'organise et le chaos de la jouissance autre, entre l'universel et le singulier.

Je suspends ce soir mon exposé et le reprendrais le mardi 16 février pour poursuivre mon étude sur une clinique du singulier et ouvrir la troisième œuvre canonique de la pensée

chinoise : « Propos sur la peinture du moine Citrouille–amère » du peintre-calligraphe Shih-t'ao Ce prochain exposé portera sur la production du trait unique en psychanalyse. Je vous invite à lire de très près le texte d'Eric Laurent dans la revue Cause 43.

Cheng F, *Lacan, l'écrit, l'image*, « La pensée chinoise » ECF, édit Champs flammariion  
Laurent E, « La lettre volée et vol sur la lettre » *Cause freudienne 43* et le Cours d'orientation lacanienne de J-A Miller, intitulé l'expérience du réel dans la cure analytique ; séances 10 mars 99 et 14 avril 99.